

Bref, deux douzaines de propositions discontinues et disparates.

Marcel Labine

Numéro 58, hiver 1993

La résistance à l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labine, M. (1993). Bref, deux douzaines de propositions discontinues et disparates. *Moebius*, (58), 55–60.

BREF, DEUX DOUZAINES DE PROPOSITIONS DISCONTINUES ET DISPARATES.

Marcel Labine

1. J'écris peu. J'écris très peu. J'écris de moins en moins. Bref, mon écriture va très mal, dirait-on. En fait non, mon écriture ne va pas mal du tout; je dirais même qu'elle va plutôt bien. Par contre, c'est ce qui m'attache à elle qui commence à s'effriter et se distendre. Je suis comme apposé à ce que j'écris. Un peu schizo, faut croire. Je pourrais écrire dix livres, je pourrais aussi n'en faire aucun. Je suis de plus en plus indifférent à cette alternative.

2. Ce à quoi je résiste, c'est à la compulsion à la répétition. Un peu partout. Aussi bien dans ma vie que dans mes livres. Enfin...

3. Quand je trouve une image ou une suite d'images (ce qu'il est préférable de trouver lorsqu'on a en tête de «faire un livre»), en fait suffisamment de mots pour constituer un semblant de sujet si l'on veut, bref, n'importe quoi que je n'ai pas encore écrit, j'essaie dans le moins de mots possible de lui faire cracher le morceau. Des fois ça marche, mais pas souvent. Et c'est alors bien tentant de croire ou d'espérer que cela puisse se répéter indéfiniment. C'est un moment irrésistible!

4. J'imagine le passage au roman comme une sorte de «passage à l'acte», quelque chose d'indéfiniment déporté;

une sorte d'atermoiement devant le récit, en fait devant l'exposition de la durée, une manière de mise en forme du temps; j'imagine cela comme l'Eldorado ou une espèce d'Éden narratif en plein centre de l'empire médiatique; et ça, je ne suis pas capable; ça ne sert à rien. Je bute et ça résiste. Alors j'imagine le poème comme une terre d'exil, une terre de Caïn!

5. Le romancier américain Russell Banks termine l'un de ses romans par cette étrange exhortation : «Va, mon livre, va contribuer à la destruction du monde tel qu'il est.» Comme si par l'écriture on prenait la mesure de la résistance du monde. Écrire, comme entreprise de mise à l'épreuve du monde.

6. Je ne sais trop si mes livres «contribuent» à quelque destruction que ce soit. Je les imagine davantage comme des «addenda», des ajouts, sortes de notes en bas de page dont on peut différer la lecture. Un poème s'ajoute à un autre; un livre au suivant. Au bout de quelques années on se retrouve devant un bloc, une masse plus ou moins lourde de matière linguistique et on se demande ce que cela fait là, devant l'énormité et l'évidence du «monde tel qu'il est». À quoi tout cela a-t-il contribué? Mystère!

7. À l'énormité et à l'évidence du «monde tel qu'il est» s'ajoute la masse indescrivable et presque monstrueuse des livres qu'il faudrait bien que je lise si je ne veux pas un jour me surprendre à penser que chaque nouvelle ligne sortie de mon imaginaire réinvente à coup sûr l'art poétique! Je fais en sorte de ne jamais perdre de vue le fait que le dernier vers que j'écris n'est probablement que la reprise d'un vers écrit par quelqu'un d'autre, ailleurs dans une autre langue, ou encore, ici dans la même. On ne peut pas tout lire. On n'invente presque rien; on transforme pas mal.

8. Ces temps-ci, j'aimerais occuper le temps que je consacre à la littérature uniquement à la lecture pure et simple de romans ou de poèmes les plus baroques ou carnavalesques possible. Les confessions m'ennuient. L'empire du «je» me tombe sur les nerfs. Le grattage d'émotions me répugne. Je veux qu'on me donne à lire une langue

étonnante et des univers d'affabulations habitables. Je veux lire l'exact envers de ce que j'écris.

9. Depuis que j'écris, je résiste à la très forte pulsion de me taire, mais cela ne durera pas.

10. Au risque de me répéter, je crois que c'est dans la lecture effrénée de livres qui ne ressemblent pas aux miens que j'entrevois ce que mon écriture peut avoir de laconique même si par moments j'ai l'impression d'en remettre!

11. Je trouve étonnant qu'en ces temps hyper-médiatiques où «l'image» règne partout, il y ait de plus en plus de gens habités par le «vouloir-écrire» ou par le «devenir-écrivain».

12. Tout le monde le sait, la vie d'un livre est de plus en plus courte. La mort vient vite. Après quelques mois, le livre ne circule plus, il devient invisible, disparaît de la circulation et se terre quelque part au fond d'un entrepôt. Et là, dans l'ombre, il attend le «bon de commande» ou le pilon.

13. On trouve parfois dans les librairies de livres usagés de vieilles nouveautés qui datent de deux mois. De vraies aubaines auxquelles on ne résiste évidemment pas. Misère!

14. Retrouver dans ces lieux un de ses propres livres est une expérience relativement troublante bien que de plus en plus probable, admettons-le; mais retrouver là un de ses propres livres par soi «dédicacé» à, disons, «une connaissance», là, ça devient beaucoup plus inquiétant pour tout le monde, le livre y compris. Re-misère!

15. Malgré le pilon, les entrepôts bondés et les soldes, quelque chose refuse de se taire ou ne peut pas se taire. L'écriture est têtue, obstinée jusque dans les preuves les plus manifestes de son inutilité.

16. Il n'y a plus de livres qui changent la vie; non pas qu'il n'y ait plus de grands livres, loin de là. Ils sont nombreux les récits et les poèmes bouleversants. Aujourd'hui encore l'écriture peut être «cette hache qui, selon l'expression de Kafka, brise la glace en nous». Mais je crois qu'à présent, la réalité est tellement «gelée», et le «murmure marchand», pour reprendre la formule de Jacques Godbout, est à ce point insinué partout qu'on ne peut que s'étonner

devant la persistance du désir d'écrire. Il y a là une mesure que l'on peut admirer de la même façon qu'on admire l'achèvement de certaines contorsions des artistes de cirque.

17. Je ne comprends pas grand-chose à la phrase paradoxale de Marguerite Duras : «Écrire, c'est savoir résister à l'écriture.» De quel «savoir» parle-t-on? De quelle résistance s'agit-il? Ce retournement (comme un gant) de sens m'échappe totalement. Tout ce que cette phrase m'inspire, c'est ceci : y aurait-il dans l'écriture, au fond d'elle-même, si on l'écoutait jusqu'au bout, et si on en faisait une expérience limite, les marques tangibles, comme dans un code génétique, des conditions de sa propre disparition? Le processus de l'écriture possède-t-il en lui-même, et ce, même dès la première apparition chez un individu de la pulsion du «vouloir-écrire», son propre point d'aboutissement, c'est-à-dire ce silence final qui succède au dernier mot? Comme chez tout ce qui vit, si l'on veut? Est-ce de la sorte que l'on résiste à l'écriture en écrivant? Enfin... ce n'est qu'une proposition de plus...

18. J'imagine souvent la littérature, dans toutes ses formes, comme une vaste entreprise de démolition. Le «monde tel qu'il est» n'étant pas ou peu habitable, fabriquons donc du tumulte d'où sortiront, souhaite-t-on, quelques matières utiles à la vie des neurones aussi bien qu'au maintien de contacts sociaux. L'écriture comme interface et l'imaginaire comme forme de cette interface... Faut pas charrier!

19. La petite musique, la ritournelle qui en nous ne cesse de se faire entendre, cette «voix» qui fait qu'on n'a jamais le crâne creux, vide ou abandonné, c'est une bande sonore, un support magnétique où viennent s'échouer nos drames comme nos jouissances. Certains se consacrent, avec un bonheur inégal, à leurs retranscriptions ou à leurs métamorphoses. Est-ce ça?

20. Je ne me souviens plus où Jacques Godbout avait écrit que nous habitons dans des publicités. Je crois que c'est vrai. Je pense même que nous nous sommes enfoncés encore un peu plus loin dans le royaume de la réclame :

quatrième de couverture, poster géant, carton glacé grandeur nature de l'auteur dans une vitrine, campagnes de presse, cocktails,ancements, publi-reportages, magazines, revues, journaux, interviews, télé, radio, salons, rencontres, prix, rééditions, rétrospectives, colloques, etc. Quand ça marche, ça marche!

21. Les marchandises culturelles (ce qui sort, ce qui est nouveau, ce qui arrive sur le marché) sont de plus en plus précédées de ce qu'on pourrait appeler «le bruit et la fureur» médiatiques. Il n'y a presque plus moyen d'acheter un livre sans trop savoir à quoi on a affaire, de commencer la lecture d'un livre dans le silence, ou le visionnement d'un film dans le noir. Plus moyen, on dirait, d'avoir la paix.

22. Le livre est peut-être encore une «terra incognita» sur laquelle le lecteur s'aventure, mais laissez-moi vous dire que par les temps qui courent, on en prend bien soin du lecteur, on ne veut surtout pas qu'il se perde. Tout à coup qu'il n'achèterait plus! L'époque étant au tourisme culturel, n'apeurons personne.

23. Loin du tintamarre et du bruit qui, par leur volume, «réclament» notre adhésion, notre «cash» et notre assentiment, l'écriture continue d'exister, silencieuse malgré tout; elle branche, pour un temps, une voix silencieuse sur deux yeux attentifs. La main qui tourne la page ne sera jamais celle qui la couvre de mots; mais là, dans cet espace momentanément commun, deux individus, à des instants différents de leur existence, éprouvent l'emprise de l'imaginaire sur le «monde tel qu'il est».

24. Et si dans tout cela il ne s'agissait que de se tenir compagnie?

T
r
m
&^T
f
J
G